

Le Voleur est de 1906. C'est une pièce d'intrigue, et un peu policière, mais d'une facture habile et forte, et à laquelle l'épreuve d'une reprise, vingt ans après la création, n'a été nullement dommageable. Le deuxième acte est à lui seul un chef-d'œuvre du genre. Il se joue tout entier entre deux personnages : le mari qui, de réplique en réplique, progresse dans son investigation, et la femme qui finit par avouer son vol, et qu'elle a volé par amour, par coquetterie amoureuse, pour être belle, pour plaire à l'homme qu'elle aime et le garder. Une des réussites les plus curieuses du théâtre moderne, le deuxième acte du *Voleur*. Je sais bien tout ce qu'on peut reprocher à cet art d'une inspiration un peu basse et désobligeante et, somme toute, superficielle. Est-ce bien de l'art ? Mettons que ce soit seulement du métier mais qui rejoint l'art par sa perfection, c'est déjà beaucoup. M^{me} Sylvie joue avec une véridique violence de bête traquée. M. Francen lui est un digne partenaire, et je dirai aussi un mot de M. Arquillière qui, en 1906, tenait le rôle du policier ; cette fois, il met dans le rôle du père une nervosité d'homme sanguin et une honnêteté de grand bourgeois très finement rendues.

§

De même que le Vaudeville, dont le sort semble définitivement fixé malgré les protestations sentimentales des auteurs et des journalistes, le **Théâtre des Champs-Elysées** aurait pu devenir un cinéma. On a préféré en faire un théâtre de variétés, un *Music-hall* comme disent les Parisiens. La philosophie de ce double avatar, c'est que la clientèle indigène de Paris n'est plus assez riche pour faire vivre de grands théâtres. Cette carence économique entraîne nécessairement des changements d'affectation. À défaut des gens de Paris, le Vaudeville et les Champs-Elysées vont donc essayer d'attirer les touristes.

Eh ! oui, c'est un bien beau théâtre, que le théâtre des Champs-Elysées, et qui paraît plus beau encore quand on se reporte à cette période d'avant-guerre où nous l'avons vu sortir de terre, contenant dans ces parois de marbre tant d'espoirs, tant d'illusions ! Il était en quelque sorte le symbole tangible de l'immense renouvellement artistique qui se faisait alors. Déjà les imbéciles le

qualisaient de munichois, lui reprochaient d'être « cubiste ». C'était faire à Munich beaucoup d'honneur, si l'on en juge par la fortune qu'ont connue depuis les conceptions architecturales d'Auguste Perret : ne les retrouve-t-on pas inscrites dans la plupart des lignes que dessine sous le ciel l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, treize ans après l'inauguration du théâtre de l'avenue Montaigne ?

Telles sont les réflexions dont j'étais agité le soir où M. Rolf de Maré nous y convoqua pour nous permettre d'apprécier sa tentative d'*opéra music-hall*. « Peut-on fumer ? » avais-je demandé à l'ouvreuse qui me répondit l'ignorer. « Essayons toujours », me dit un voisin, et nous allumâmes des cigares dont la fumée s'envola vers les claires peintures de Maurice Denis. A la troisième bouffée, je cessai. Je n'aime pas beaucoup Maurice Denis. J'avais pourtant l'impression de commettre une inconvenance. D'ailleurs la gêne était générale. Se dissipera-t-elle par la suite ? M. de Maré réussira-t-il à créer dans cet édifice auquel on a donné, de propos délibéré, un caractère religieux, l'atmosphère de laisser aller convenable aux endroits où l'on fume ? Sans promenoir — et le promenoir du nouveau music-hall des Champs-Elysées ne saurait vraiment compter comme tel, — l'entreprise apparaît grosse d'embûches.

Nous avons entendu notre cher Paul Fort, dans son traditionnel uniforme de Prince des poètes, nous réciter quelques-uns de ses poèmes. L'auditoire leur a fait bon accueil. Nous avons entendu Dorville chanter :

*J'suis né à Saint-Ouen
Oin ! Oin !
Tout près du rond-point
Oin ! Oin !*

Nous avons entendu le célèbre jazz des Billy Arnolds. Nous avons entendu Mme Nina Koelistz tirer de sa vaste poitrine les plus beaux sons du monde. Nous avons vu un homme marcher la tête en bas et un escadron de jeunes personnes agiter leurs mollets avec plus de légèreté que d'ensemble... A la sortie j'ai rallumé mon cigare ; je lui ai trouvé un goût amer, mais ce n'était certainement pas la faute de M. Rolf de Maré.

ANDRÉ BILLY.